

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE QUÉBEC

SOMMAIRE

La bénédiction du Prêtre, 209. — L'abbé Charbonnel, 211. — Coup d'œil sur l'étranger, 214. — Ils s'en vont et reviennent, 215. — Le chapelet d'Ampère, 215. — Une lettre de Mgr Ségur à un religieux, 216. — L'organisation du parti catholique en Italie, 216. — Le traité de paix turco-grec, 217. — Théologie libérale, 217. — Mgr Freppel, 218. — Les erreurs de la pédagogie officielle, 219. — Memento hebdomadaire, 224.

La bénédiction du prêtre

C'est dans un des moments les plus solennels de l'ordination que le prêtre reçoit le pouvoir et la mission de bénir. Lorsque l'évêque a fait l'onction sur les mains du prêtre comme pour y imprimer le signe de la croix, lorsqu'il a répandu l'huile sainte sur les paumes des mains comme pour y déposer la plénitude de la bénédiction, il lui confère le pouvoir de bénir en disant *ut quæcumque benedixerint, benedicantur et quæcumque consecraverint, consecrentur. In nomine Domini nostri Jesu Christi. Amen.* Le prêtre a donc reçu le plein pouvoir de bénir bien qu'il ait besoin encore d'un certain pouvoir et d'une mission particulière de l'évêque pour certaines bénédictions solennelles. Le prêtre doit avant tout avoir conscience de la valeur de ce pouvoir en le considérant au point de vue de la foi ; il doit l'apprécier hautement, s'en servir souvent et ne pas l'enfourer comme un talent qu'on lui a confié, mais l'utiliser pour

le salut des fidèles. De même que l'homme de l'Évangile, après avoir confié, lors de son départ, ses biens à ses serviteurs, avait le droit d'exiger que chacun d'eux les fit valoir, ainsi l'Église a le droit de demander à ses prêtres d'utiliser les pouvoirs qu'elle leur confère et de les consacrer au bien de l'humanité.

Malheureusement beaucoup de prêtres semblent ne pas attacher une grande importance à ce pouvoir de bénir. S'excuserait-on en disant que les fidèles ne demandent jamais la bénédiction ? Mais pourquoi ? Parce que les prêtres n'instruisent pas les fidèles sur l'utilité des bénédictions. Ce serait cependant bien nécessaire, car la bénédiction du prêtre, même donnée en particulier, est un sacramental par lequel on communique aux fidèles les grâces et les fruits du sacrifice de la croix. Qu'on ne dise pas que le peuple n'a pas de confiance en cette bénédiction, et par conséquent n'en a aucun désir. Au contraire, la grande affluence que l'on remarque à une première messe montre bien que les fidèles apprécient la bénédiction du prêtre. Il y a encore des contrées où l'on ne quitte jamais le presbytère sans demander la bénédiction du curé. C'est bien une preuve que le sentiment religieux n'est pas éteint dans le peuple. Dans ce pays les jeunes gens et les jeunes filles viennent régulièrement la bénédiction avant d'aller à l'étranger. Il suffirait d'une petite exhortation pour répandre cette habitude et l'on ne tarderait pas à en recueillir les fruits.

La Vénérable Anne Catherine Emmerich dit : " Il est triste de voir combien, de nos jours, les prêtres négligent de donner la bénédiction. On dirait qu'ils ne savent pas ce que c'est. Plusieurs y croient à peine et la traitent comme une cérémonie vieille et superstitieuse : d'autres n'emploient qu'avec distraction ce pouvoir qui leur vient de Jésus-Christ. Si l'on néglige de me donner une bénédiction, je la reçois quelquefois de Dieu lui-même ; mais comme le Seigneur a institué le sacerdoce et lui a conféré le pouvoir de bénir, je dois souvent languir en désirant une bénédiction. Nous formons tous un corps dans l'Église, et ce que l'on refuse aux uns fait souffrir les autres de la faim." (Schmoger. *Vie de la B. Anne-Marie Emmerich* p. 187).

La bénédiction que le prêtre donne — solennellement ou en particulier — est un sacramental qu'il administre par ordre et au nom de l'Église et qui produit les effets des sacramentaux,

si l'on n'y met pas obstacle. C'est Dieu qui donne la bénédiction par les mains consacrées du prêtre, et le premier effet de la bénédiction est d'unir les hommes au divin Sauveur dans leurs prières et leurs exercices de piété. Nous trouvons cette pensée clairement exprimée dans les bénédictions des leçons de chaque nocturne.

On donne aussi la bénédiction pour appeler les grâces et les bénédictions du ciel sur nos travaux. Nous en trouvons l'expression dans la messe solennelle, où le sous-diacre ne reçoit la bénédiction qu'après la lecture de l'Épître, qui contient surtout des enseignements et des exhortations. La bénédiction du célébrant avertit le sous-diacre de mettre en pratique les avis dont il a fait la lecture au peuple. Ainsi les clercs et les moines, après la lecture du martyrologe à la prière du matin où on leur avait désigné leurs occupations, se demandaient mutuellement la bénédiction en disant : *Benedicite ! Deus. — Dominus nos benedicat et ab omni malo defendat et ad ritum perducatur eternam.* etc

Il serait très utile d'encourager les fidèles à demander la bénédiction du prêtre, quand il s'agit de travaux importants et surtout dangereux.

(à suivre)

L'abbé Charbonnel

Nous avons publié, dans notre dernier numéro, la lettre par laquelle l'abbé Charbonnel annonce son apostasie formelle. Depuis, plusieurs rédacteurs de journaux ont conféré avec lui et voici ce que publie l'un d'eux sur ce triste incident. Maintenant que le scandale est consommé et publié, il ne peut y avoir d'inconvénients à s'en occuper. Au contraire, l'histoire de cette chute comporte pour tout le monde des enseignements qu'il est bon de méditer. Car il ne faut pas s'imaginer que l'abbé Charbonnel a perdu la foi tout d'un coup. Il est rare — excessivement rare — que les choses se passent ainsi. En caracolant sur les frontières de l'orthodoxie, avec une trop grande confiance en ses propres lumières, en manœuvrant le dos tourné à la boussole qui doit diriger tout catholique, il a fini par franchir ces limites en dehors desquelles on cesse virtuellement d'être catholique. La

dernière évolution de l'abbé Charbonnel ne nous a pas surpris. La marche naturelle des idées qu'il professait devait le conduire à l'apostasie, à moins d'un miracle. Puisse-t-il ne pas descendre davantage ! Nous laissons maintenant la parole à l'abbé Charbonnel et à son interlocuteur !

“ Je viens en effet, nous a-t-il dit, d'envoyer à l'archevêque de Paris et à l'évêque de Meaux les lettres par lesquelles je les informe que je ne fais plus partie de l'Eglise et du clergé. Depuis longtemps déjà j'étais en désaccord avec les chefs de celui-ci. Pourtant je restais. J'aurais voulu répandre autour de moi des idées un peu plus libérales, un plus indépendantes que celles qu'on professe ordinairement dans les milieux catholiques. J'espérais que le clergé et que les fidèles finiraient par montrer leur désir de se dégager de l'étouffante discipline qui les opprime. Malheureusement, il me fut bientôt démontré que ni les uns ni les autres ne songeaient à réclamer leur libération.

Je ne parvins à éveiller aucune idée d'indépendance, aucun mouvement de conscience. Il fut, dès lors, évident pour moi qu'ils ne souhaitaient nullement être délivrés du joug et qu'il était inutile d'essayer de mettre de l'air et de la lumière dans l'Eglise catholique.

“ D'autres incidents se produisirent. Le congrès des religions que nous nous efforcions de réunir à Paris, en 1900, avait reçu d'abord les plus précieux encouragements dans le clergé catholique d'Amérique et de France et même de Rome. C'était le cardinal Gibbons qui s'était chargé de remettre entre les mains du Pape le mémoire préliminaire que nous avions rédigé. Ce mémoire, dont on nous accusa réception, parvint donc bien à son destinataire. Nous pouvons dire qu'il fut lu à Rome avec intérêt et avec sympathie.

“ Cependant, la féroce opposition que firent à ce projet de congrès — lequel devait, comme vous le savez, réunir à Paris tous ceux qui s'intéressent à la religion — les évêques et les archevêques français impressionna, semble-t-il, assez fortement le Vatican. Cette sympathie se changea en opposition formelle lorsqu'on apprit à Rome que le clergé refusant de s'associer à cette belle manifestation religieuse, quelques personnalités laïques y représenteraient seules la catholicité française. On vit ou on crut voir en ceci un empiètement du laïque sur le domaine sacerdotal. Le cardinal Gibbons, sans doute par ordre de

Rome, envoyait bientôt à la *Revue de Paris* une lettre dans laquelle il déclarait, contrairement, hélas ! à toute vérité, qu'il ne nous avait jamais encouragés. Ce fait n'a pas été étranger à ma détermination de quitter l'Eglise catholique.

“ Il est vrai d'ailleurs, que ma conscience religieuse n'était plus d'accord, sur plusieurs points importants, avec les dogmes catholiques. Quelques amis que j'ai conservés dans le clergé m'ont informé que diverses pages de mon livre : *La volonté de vivre*, où je me suis expliqué en toute sincérité, y avaient suscité de violentes colères. La *Vérité* s'en faisait même l'écho il y a peu de jours. J'aurais pu attendre les mesures que les autorités ecclésiastiques semblaient décidées à prendre contre moi, J'ai préféré me mettre immédiatement d'accord avec moi-même en sortant d'une Eglise dont, moralement, j'avais cessé de faire partie. C'est ce que je viens de dire, en peu de mots, à S. Em. le cardinal Richard, dans la lettre où je l'informe de ma décision.

— Voulez-vous, demandons-nous à M. Victor Charbonnel, voulez-vous nous permettre de vous poser cette question : “ Restez-vous catholique ? ”

— Assurément non ! nous répond-il. De même que je ne suis plus prêtre, je ne suis plus catholique. En renonçant à mes fonctions sacerdotales, j'abandonne définitivement les croyances qui ne sont plus les miennes. J'accomplis simplement un acte de foi, puisque je suis, puisque je reste chrétien.

— Et quels sont vos projets ? que devient le congrès des religions ?

— Le congrès des religions, il se réunira certainement en 1900. Mais son caractère sera nécessairement bien modifié. Quant à moi, je ne m'occuperai plus, désormais, que de mes études de littérature et de morale.”

M. Charbonnel prétend qu'il n'est plus prêtre. Malheureusement pour lui, le caractère sacerdotal est ineffaçable.

La Semaine catholique de Saint-Flour fait les remarques suivantes sur cette défection :

“ Un prêtre qui était des nôtres et qui a fait parler beaucoup de lui en ces derniers temps, M. l'abbé Charbonnel, vient de rompre avec l'Eglise.

“ Il y a longtemps qu'un de ses élèves à Saint-Flour disait de lui : En fait de conscience, il a surtout celle de sa valeur.”

“ Cette lamentable chute était prévue. Ses supérieurs, ses amis

ont essayé de l'arrêter dans la voie fatale où il s'était engagé ; ils n'ont pu réussir à l'empêcher de se jeter dans l'abîme où il vient de tomber d'une façon si misérable.

“ Tout en le condamnant, ses confrères le plaignent, et ils ne cesseront de prier Dieu pour son retour, si le retour est jamais possible, car c'est bien l'orgueil qui l'a conduit au précipice. ”

Coup d'œil sur l'étranger

ROME. — Léon XIII a décidé d'offrir aux chefs d'Etats un album comprenant reproduites en phototypie, les fresques du Pinturicchio qui ornent l'appartement Borgia, au Vatican, appartement dont la restauration, entreprise par Léon XIII, a été achevée il y a quelques mois à peine. La reproduction phototypique des fresques du Pinturicchio est précédée d'un commentaire du R. P. François Ehrle, Jésuite, préfet de la bibliothèque vaticane, et du commandeur Stevenson, directeur du musée numismatique du Vatican. — Son Eminence le cardinal Gotti, Carme déchaussé, a formé, par ordre direct du Saint-Père, une Commission chargée de préparer l'union des diverses familles religieuses de l'Ordre du Carmel.

HOLLANDE. — M. Edward Downes, consul des Etats-Unis à Amsterdam, vient de donner sa démission et demande à être admis au séminaire romain afin de se préparer aux ordres.

AUSTRALIE. — Le plus grand événement de l'Eglise australienne, en cette année, c'est le second synode de Sydney, tenu sous la présidence du Cardinal Moran, légat du Saint-Siège, qu'entourait une couronne de vingt-trois prélats.

FRANCE. — Un nouveau procès de béatification s'instruit en ce moment à Paris.

Sainte Thérèse, qui avait tant désiré, dans son enfance, de répandre son sang pour Jésus-Christ, vit, du haut du ciel, seize de ses filles de France monter à l'échafaud, à Paris, le 17 juillet 1794.

Lorsque, en 1792, on chassa les religieuses Carmélites de Compiègne, quatorze d'entre elles et deux de leurs tourières restèrent dans la ville. Depuis un an, elles priaient pour les détenus de leur patrie, quand, accusées de conspiration, elles furent arrêtées dans les premiers jours de mai 1794, transférées

à Paris vers le milieu de juin, enfermés à la Conciergerie et enfin condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire.

Après avoir pris ensemble une collation, les religieuses Carmélites récitèrent l'*office des morts*, et montèrent ensuite, vêtues de blanc, sur une charette qui devait les traîner à l'échafaud. Dans la traversée de la prison au lieu du supplice, elles dirent les *prières des agonisants*.

Arrivées sur la place de la Barrière du Trône, elles chantèrent le *Te Deum*, et, au pied de l'échafaud, elles récitèrent le *Veni Creator*, qu'on leur laissa achever ; puis toutes ensemble à haute voix, elles renouvelèrent leurs *vœux* de religion ; l'une d'elles ajouta : " Mon Dieu, trop heureuse, si ce léger sacrifice peut apaiser votre colère et diminuer le nombre des victimes ? " Chose remarquable et remarquée, la Terreur cessa aussitôt après leur mort.

La prieure, semblable à la mère des Macchabées, demanda comme une faveur d'être exécutée la dernière.

Ils s'en vont et reviennent

Un certain nombre de canadiens s'en vont et reviennent tous les ans. Personne n'est plus en mesure de le constater qu'un curé. Ce mouvement de va et vient, qui n'est pas près de finir, a lieu sous tous les gouvernements qui, *sur ce point*, nous en sommes convaincu, font de leur mieux pour enrayer l'émigration. Nier qu'il en soit ainsi, c'est pousser l'esprit de parti jusqu'à la stupidité.

Le chapelet d'Ampère

Frédéric Ozanam avait 18 ans ; il arrivait à Paris, non point incrédule, mais l'âme plus ou moins atteinte de ce que le Père Gratry appelait la *crise* de la foi.

Un jour, le jeune homme entre dans une église de Paris, et voilà qu'il aperçoit agenouillé dans un coin du sanctuaire, un homme, un vieillard qui disait pieusement son chapelet. Il s'approche et reconnaît Ampère, son idéal, la science et le génie vivant ! Cette vision l'émeut jusqu'au fond de l'âme ; il s'agenouille

doucement derrière lui ; la prière et les larmes jaillissent de son cœur. C'était la pleine victoire de la foi et de l'amour de Dieu et il se plaisait ensuite à redire : " Le chapelet d'Ampère a plus fait sur moi que tous les livres et même tous les sermons. "

L'Organisation du parti catholique en Italie

Cette organisation, dit le temps, journal peu suspect de cléricalisme, est d'une simplicité remarquable.

" Le Pape a pris pour base la hiérarchie catholique. Dans chaque paroisse il a créé un Comité, sous la direction *spirituelle* du curé, composé des catholiques les plus ardents et les plus capables de faire de la bonne propagande. Ces Comités paroissiaux dépendent des Comités diocésains, c'est-à-dire ayant l'évêque pour chef ; les Comités diocésains dépendent à leur tour des Comités régionaux qui obéissent aux ordres du Comité général dont le siège est à Rome.

" Que demande-t-on à ceux qui veulent faire partie du Comité paroissial ? Simplement d'être chrétiens, mais *entièrement* chrétiens, dit le règlement, c'est-à-dire catholiques purs, reconnaissant l'Eglise et obéissant en tout et pour tout aux ordres du Pape, sans sophismes et sans distinctions.

" Les Comités paroissiaux étant plus directement en contact avec le peuple, ce sont eux qui exercent la propagande la plus efficace. Il en existe presque dans toute l'Italie.

" C'est de cette organisation que les catholiques sont redevables de leurs triomphes aux élections administratives, les seules encore auxquelles ils participent. En vue des élections communales, le Comité paroissial s'occupe constamment de faire inscrire de nouveaux électeurs du parti : il lance partout ses adeptes, qui vont d'une maison à l'autre, d'une famille à l'autre, pour préparer le triomphe. "

Le caractère le plus marquant, dans cette organisation, c'est son unité, unité fortement établie sur la base catholique, la seule qui ne puisse prêter à contestation. Aux adhérents du parti catholique on ne demande qu'une condition, mais elle est essentielle, c'est d'être entièrement chrétien, c'est-à-dire " catholique pur. "

Le second caractère de l'organisation italienne que nous voulons faire ressortir, c'est qu'elle se lie étroitement à la hiérarchie

catholique : le comité paroissial en bas, centre naturel d'action dans les luttes communales; le comité diocésain au-dessus, coordonnant l'action de chaque région selon ses nécessités particulières; le comité général en haut, donnant l'impulsion unique et reliant dans son sein, toutes les énergies éparses dans tout le pays."

Le traité de paix turco-grec

Il sera signé en l'an 1898 sur les bases suivantes : indemnité par la Grèce de quatre millions de livres turques, rectification de la frontière turco-hellénique, évacuation de la Thessalie par la Turquie.

Théologie libérale

Nous sommes appelés tous les jours à assister à des mariages ou à des funérailles de nos amis protestants. C'est un devoir social que nous sommes tous appelés à remplir. Cependant Monseigneur déclare d'autorité que nous, catholiques, nous serons punis de toute éternité pour avoir accompli ce devoir. Il n'y a pas un chrétien sensé sur terre qui croira que l'auteur de toute bonté, de toute justice et de toute charité puisse se rendre coupable d'un traitement aussi cruel.

" C'est une simple question de discipline, et non de foi pour nous catholiques. Nous avons eu récemment toute une avalanche de péchés mortels en politique. Voici maintenant la série des péchés sociaux qui commence. Les dernières élections qui ont eu lieu dans la province de Québec ont prouvé qu'il y avait une limite à cette espèce d'intervention en politique et Monseigneur aura vite acquis la même expérience fâcheuse en intervenant dans la vie sociale. Les catholiques ne retourneront pas aux âges de la Barbarie.

C'est un M. Perreault, de Montréal, qui raisonne — nous allions dire — qui déraisonne ainsi.

Mgr Freeppl (1827-1891)

Il y avait cependant dans cette nature plus forte que tendre

des trésors de sensibilité. Mgr Freppel avait pour sa mère un culte que la mort ne fit qu'aviver. A ses retours de Paris, sa première visite était la tombe de Mme Freppel. Il y priait longtemps et à genoux. La date de sa mort était pour l'évêque un anniversaire sacré. Il acquittait, ce jour là, le saint sacrifice à l'intention de sa chère défunte. Aujourd'hui le fils a rejoint la mère, et les deux cœurs reposent ensemble.

La multiplicité de ses occupations ne l'empêchait pas de remplir ses fonctions. Cette légitime préoccupation hâta sa fin. Il revenait de Paris, exténué de fatigue. Les vicaires généraux le suppliaient de surseoir à l'ordination de Noël : " Non, répondit-il, j'irai à la cathédrale, dussé-je, m'y traîner à genoux." C'était le 19 décembre 1891 ; trois jours après l'évêque d'Angers n'était plus.

De même pour le sacrement de Confirmation. Chaque année, il consacrait un mois à visiter son diocèse, et ses tournées pastorales étaient de véritables triomphes.

Les témoignages d'affection de ses diocésains étaient la récompense de l'intérêt qu'il leur portait. Il s'occupait d'eux, causait avec les paysans qu'il enchantait par sa bonhomie et ses anecdotes. Souvent, il se montrait mieux renseigné qu'eux sur les produits du sol, les accidents de terrain et les traditions locales. Son inépuisable mémoire retenait les noms et les usages des personnes, les paroles dites ou entendues. Il les répétait à son retour, et chacun en était touché.

Ces procédés bonhomme lui conquièrent toutes les sympathies, on le vit bien au jour de ses funérailles. Plus de 100,000 personnes défilèrent devant la chapelle ardente où reposait son corps.

Il refusa tout autre titre que celui d'évêque d'Angers. Il faillit être élevé au siège de Paris, et plus tard, il déclina l'archevêché de Chambéry, malgré la pression exercée en cette circonstance.

Il refusa même un plus grand honneur. Le 25 novembre 1884 il soutint le ministère sur la question de l'expédition du Tonkin, il se sépara nettement de la droite, aussi les insinuations allèrent leur train. On accusa le député de s'être vendu à Jules Ferry. On murmurait de concessions réciproques. Cela était faux, indigne du caractère de Mgr Freppel. Ce qui est certain, c'est la présentation à Léon XIII de Mgr Freppel pour

l'un des chapeaux vacants. L'évêque d'Angers, s'opposa à cette combinaison. Il ne voulait pas que la pourpre romaine pût sembler la récompense d'une campagne toute désintéressée, où, dans l'impartialité de sa conscience il avait cru devoir se séparer avec éclat de ses collègues politiques.

(A suivre)

Les erreurs de la pédagogie officielle

Un brillant universitaire, ancien élève de l'École normale supérieure et conférencier à la Sorbonne, émet sur cette question, toute d'actualité, les appréciations suivantes, qui ont été justement remarquées, et que nous voulons à notre tour signaler à nos lecteurs :

Les Allemands nous ayant vaincus en 1870, il est naturel (vu notre amour des solutions simples), que les Allemands soient devenus, après la guerre, nos professeurs d'énergie, et qu'ils nous aient accablés de leurs doctrines après nous avoir traités par le fer, par le plomb et par le feu. Nous avons toujours été ainsi. Le comte de Saint-Germain, ministre de Louis XVI, ayant entendu dire, après Rostbach, que la schlague faisait merveille en Prusse, voulut introduire dans les régiments français la schlague.

Plusieurs de nos maîtres les plus illustres ont pensé, après nos défaites, que le remède à tous nos maux était dans une sorte d'imitation intellectuelle des Allemands. J'ai dit, samedi dernier, par qui et comment fut reprise la tradition de Mme de Staël, par qui et comment la prétendue vertu des méthodes germaniques fut appliquée à l'œuvre de notre relèvement national.

Or, cette pédagogie, qui devait nous donner des générations nouvelles et dont nous espérions une jeunesse forte par le caractère, par l'intelligence, par les mœurs, a déçu notre attente, si nous en croyons des témoins dignes de foi, dont quelques-uns, dans le principe, se montrèrent fort enclins aux innovations.

Les aveux se multiplient très précis, très détaillés, très inquiétants.

Un pédagogue éminent, M. Brisson, ancien directeur de l'enseignement primaire, professeur de pédagogie à la Sorbonne, constate dans la *Revue pédagogique* la " progression de la criminalité enfantine et juvénile. " Selon M. Brisson, nous traver-

sons une " crise morale " dont la gravité doit fixer notre attention.

Un autre pédagogue, M. Félix Pécaut, inspecteur général de l'enseignement primaire, ancien directeur de l'École normale de Fontenay-aux-Roses, homme généreux, passionné pour la vérité et pour le bien, a publié, dans cette même *Revue pédagogique*, des *Notes d'inspection* qui aboutissent, après quelques détours consolants, à l'expression d'un sentiment d'"*effroi*."

Un célèbre philosophe, M. Alfred Fouillée, a quitté les hauteurs de la spéculation pour chercher dans les chiffres des statistiques quelques indices sur l'état d'âme de la jeunesse contemporaine. Les découvertes de M. Alfred Fouillée sont lamentables. Si l'on s'en rapporte aux minutes conservées dans les greffes de nos tribunaux, le nombre de jeunes gredins augmente tous les jours. On se tue mutuellement aujourd'hui plus qu'hier ; on se suicide davantage ; on se vole et on se viole les uns les autres avec une fureur croissante. Les incendies éclaireront d'une lueur sinistre cette heure trouble, qui ressemble à un crépuscule orange. Les prisons regorgent de jeunes détenus. Les maisons de correction, mieux dites " maisons de corruption," sont encombrées de garçons et de filles précocement dépravés. Et M. Fouillée achève de nous consterner par des totaux effrayants : " A Paris, plus de la moitié des individus arrêtés ont moins de vingt et un ans, et presque tous ont commis des fautes graves ; en une seule année (1880), 30 assassinats, 39 homicides, 3 parricides, 2 empoisonnements, 114 infanticides, 4212 coups et blessures, 25 incendies, 153 viols, 80 attentats à la pudeur, 458 vols qualifiés, 11,862 vols simples, voilà le bilan de cette belle jeunesse !" Aujourd'hui, c'est bien pis encore. La précocité est une des marques caractéristiques, un des traits douloureux de notre temps.

M. Fouillée remarque, d'après M. Adolphe Guillot, ancien juge d'instruction au tribunal de la Seine, que les actes des jeunes accusés se caractérisent par une " exagération de férocité, une recherche de lubricité, une forfanterie de vice qui ne se rencontrent pas au même degré à un âge plus avancé."

D'autre part, si l'on se détourne des " effets de grossissements " que procurent les statistiques, si l'on s'adresse aux témoins qui n'ont que des " impressions " ou ne donnent que des résumés d'expérience, on arrive à des conclusions presque aussi désolan-

tes. J'ai reçu hier une lettre d'un des hommes les mieux placés pour juger en cette matière, d'un de ceux qui ont mis le plus de cœur à l'œuvre de notre régénération, et j'y lis ceci : " Les maux dont la France a souffert ne font qu'empirer, et la virilité des intelligences s'affaiblit chaque jour. . . La jeunesse que je vois autour de moi est beaucoup plus précocement corrompue que celle d'il y a vingt ou trente ans, et elle reste beaucoup plus gamine, faible, infantine. Il y a chez elle des éléments excellents. Mais ce qui m'effraye, c'est sa faiblesse."

La jeunesse contemporaine est malmenée même par les juges bienveillants. Récemment, Gustave Larroumet lui disait son fait. J'avoue que de voir Larroumet pessimiste et découragé, cela m'a fait craindre la fin des temps.

Ainsi, nous avons devant les yeux ce spectacle bizarre : d'un côté, une Université dont la façade reprinte, l'outillage mis à neuf, les méthodes réformées et le personnel excellent pouvaient nous induire en de belles espérances. Notez, en passant, que de toutes les catégories de citoyens, celle des professeurs est placée, par les statistiques criminelles, au premier rang de la moralité générale. Et voici une jeunesse sur qui l'enseignement universitaire a glissé : des élèves dont l'intelligence et le cœur ne répondent pas à la valeur morale et intellectuelle des maîtres ; bref, une France qui échappe aux directions très libérales que quelques-uns des meilleurs d'entre eux avaient rêvé de lui indiquer comme l'unique voie du salut.

Plus que jamais l'écho de nos paroles, le reflet de nos spectacles, le contre-coup de nos lectures, la contagion de nos plaisirs, atteint la jeunesse. Sous prétexte que nos ancêtres ne savaient pas élever leurs enfants, nous avons inventé une discipline moderne qui consiste à dire : *Laissez faire, laissez passer.*

Le libre échange entre les manuels scolaires et les autres traités d'éducation n'est pas favorable aux ouvrages de pédagogie. Les philosophes commencent à s'en douter.

Récemment, M. Alfred Fouillée prenait le train à la gare Montparnasse, pour se rendre à Bellevue, où il habite la maison du sage. Il vit une petite fille de douze ans acheter, à la Bibliothèque des chemins de fer, pour 5 centimes, un "supplément littéraire" colorié, qui tirait l'œil par ses images alléchantes. Curieux, le philosophe donna un sou à la marchande pour avoir, lui aussi, la feuille. Dans le wagon, il s'efforça de lire ce que la

petite, en face de lui, lisait. C'était : 1° une nouvelle psychologique où un décadent analysait complaisamment un viol qu'il prétendait avoir commis; 2° une histoire d'inceste. Le tout était illustré de desseins appropriés aux sujets. M. Alfred Fouillée réprima une forte envie d'arracher des mains de sa voisine cette littérature immonde. Puis il médita. " Cette charmante enfant, songea-t-il, a probablement de très bons maîtres et de très bons livres de classe. Elle va peut-être au lycée. Si je regardais dans son pupitre, j'y trouverais un atlas plus ou moins copié sur Stieler, des manuels imités de Gesner, des morceaux " choisis " d'après la méthode d'Ernesti, bref tout ce qu'il y a de plus nouveau en fait de pédagogie franco allemande. A quoi sert tout cet outillage ? Hélas ! nous avons beaucoup travaillé, et voici notre récompense ! Peut-être avons-nous trop négligé, au début, d'allumer notre lanterne ! Nous rêvions aux étoiles et nous avons trébuché sur des ordures ! " :

Là-dessus, je pense, M. Alfred Fouillée se récita la fable de l'Astrologue tombé dans un puits. Et quel puits !

Si j'interroge M. Buisson, je recueille les mêmes doléances " S'il y a, dit-il, un *virus de scepticisme religieux et moral* qui s'insinue dans les couches profondes de notre peuple, ce n'est pas à l'école que nos élèves *en ont sucé le lait empoisonné, au logis paternel, c'est à l'atelier, c'est au café, c'est par les conversations de la rue et par les suggestions de la presse que ce virus a pénétré dans le cœur de l'enfant ou de l'adolescent.* " Et M. Buisson s'indigne contre *l'admirable déchaînement de cette presse pornographique que seuls en Europe nous avons laissé s'élever à la hauteur d'une institution.* "

M. Félix Pécaut n'est pas moins explicite ni moins attristé. " Je me demande avec inquiétude, dit-il, je me demande pour qui et pour quoi nous travaillons... Est-ce pour livrer les âmes, à peine debrouillées, à de nouveaux et étranges éducateurs, à ces livraisons de romans à bon marché, à ces feuilles corruptrices parées des plus perfides attraits de l'image illustrée ? Et tant de labeur de notre part, tant de sacrifices de la part de l'Etat, n'aboutiraient-ils qu'à *accroître la clientèle de cette honteuse littérature ?* "

Ainsi, *deux équipes ont travaillé parallèlement, l'une à reconstruire la France, l'autre à la détruire. Celle-ci a mieux réussi que celle-là.*

Ici, les gens d'école, consternés, impuissants, défaits. J'avoue que je suis moins touché de leur affliction que surpris par l'heure tardive de leurs découvertes. On leur avait donné carte blanche. On leur avait délégué le gouvernement des âmes. Gouverner, c'est prévoir.

Là les zens de pornographie, cossus, pansus, réjouis, longtemps honorés des marques de l'estime officielle, souvent décorés (à ironie) non point par le ministère du commerce, mais par le ministère de l'instruction publique, dans les mêmes promotions que les pédagogues ! Ils sont, en effet, eux aussi, des éducateurs.

Je me souviens d'un cri d'alarme que peussa, il y a quelques années, un philologue plus clairvoyant que les autres : James Darmesteter. Je citerai ses paroles, toutes frissonnantes de fièvre, et un peu soulevées par l'emphase qui ne messied pas aux prophètes :

“ Oh ! le symptôme de mort, ce n'est point l'acharnement des partis, la démençe des gouvernements, l'égoïsme des hautes-classes, l'affolement et la brutalité des basses : tout cela n'a rien de bien neuf et n'aurait rien qui puisse effrayer si l'on sentait dans le monde des idées, dans le monde qui crée l'opinion et les mœurs, une force de santé et de vie. Non, s'il y en a qui doutent, c'est devant ces romans que l'étranger traduit et devant ce théâtre qu'il applaudit.

“ Qui donc oserait pousser le *Resurgat* ! tant que la littérature entière — du moins celle qu'on lit, celle qui procure réputation, gloire et fortune — ne sera qu'un égout ; tant que le talent nouveau, pour se faire jour, n'aura qu'à imaginer quelque combinaison nouvelle de l'infamie humaine ou quelque manquement d'ordure plus hardi ? . . .

“ Ils nous répondent : “ Que voulez-vous ? Nous sommes ce que nous fait le siècle ; nous reflétons ses mœurs, nous ne les créons pas. ” — Vous êtes trop modestes ! Vous êtes en avance sur la corruption de la France. La France ne vous a pas encore rejoints, mais vous êtes en voie de la faire à votre idéal.

“ Vous dont la voix s'entend de loin, vous qui parlez aux pauvres et aux riches, aux petits et aux grands du monde, à l'ouvrier dans l'atelier, au paysan sur la charrue, à la grande dame dans son boudoir, à l'écolier qui cache votre dernier roman dans son pupitre, à la jeune fille qui le cache sous son chevet, vous pouviez parler d'idéal, de devoir, de charité, d'amour : vous.

avez mieux aimé chercher le succès, la fortune, la gloire, l'estime (!) dans la corruption de votre pays et l'abâtissement de vos frères. Vous avez prostitué le verbe pour le lucre! Vous pouviez transporter l'imagination de la France dans les régions d'où le cœur devient plus noble ; et au lieu de cela, à ce peuple qui sortait à peine des flammes de la guerre et de la Commune, vous contez des histoires que l'on contait à Gomorrah, la veille de l'engloutissement. ”

Voilà où nous en sommes, de l'aveu même des pédagogues après vingt-cinq ans de pédagogie ! Et maintenant, déconcertés, las, saturés d'un germanisme qui apparemment ne s'adaptait pas à notre nature, nous entreprenons d'imiter un autre peuple. Nous nous tournons vers les Anglo-Saxons. Tel un malade qui se retourne sur son lit.

Nous pourrions peut-être nous décider à être Français le jour où nous aurons, de nouveau, à la place d'une librairie mêlée, une littérature nationale. En attendant, les doux philosophes, les disciples de Fichte et de Hegel, les apôtres trop exclusifs des méthodes germaniques, les petits-fils de Mme de Staël ont légué à leurs cadets une rude tâche. C'est une ingrate besogne que de recommencer. N'importe ! nous recommencerons.

GASTON DESCHAMPS.

• Memento hebdomadaire

QUÉBEC. — Les Quarante-Heures auront lieu à la Basilique, le 28 ; à St-André, le 30 ; à Deschambault, le 2 décembre ; à Berthier, le 3.